



LA LOBA

Par Pierre Chablin. Retour-critique - Reporter Audacieux 2016-17. Septembre 2016

La Loba possède une aura mystique à laquelle il est difficile de se détacher. Chaque pièce, chaque chambre et chaque interprète délivre une performance hypnotisante.

Immédiatement interpellés par une odeur jusque là inconnue, supposément unique au lieu ; l'atmosphère est pesante, le corps est prêt à se déposséder par ce qu'il va vivre.

Une peur règne : celle de l'inconnu. On nous demande d'ouvrir les portes indiquées sans savoir ce qu'il s'y trouve : un souvenir d'enfant jouant au loup, un corps phagocyté par une « vapeur » ou une femme réintroduisant la terre sous ses pieds pour mieux s'y coucher. L'insistance du geste est frappant, celui pour le spectateur d'ouvrir telle ou telle porte. La voie vers un monde sans attache, un univers inconnu. Aurélie Pedron nous permet un choix : se diriger à l'intérieur ou conserver sa place au dehors ; une détermination supprimée pour les différentes interprètes. En effet, ces douze collaboratrices habitent d'étroits espaces où il nous est permis d'affecter une place à nos émotions et notre intimité.

Soudainement, habitant le lieu, le regard est établi, nous tombons dans le voyeurisme face à des interprètes n'ayant plus la capacité de voir ou ressentant le besoin de détourner sans cesse le regard pour nous effacer. Par ces performances aveugles, Aurélie Pedron intime une notion criante de vérité : celle de voir sans être vu. Par différents obstacles (l'obscurité, l'eau ou un simple bandeau), les corps sont architecturés dans une extrême sensibilité. Les sens sont réévalués, testés pour mieux renaître. Quelle approche entre deux corps obstrués par l'obscurité ? Quelle réaction vers une femme emprisonnée dans l'eau ?

Une proposition prend sa place au sein des chambres, celui de la matérialité, le rapport entre les corps et les objets médiatisés, ou non. Un corps s'entoure de fils et câbles en tous genres, il pèse le poids d'une enseigne sur son dos. Une voix, une radio remplit l'espace par sa distance. Le visiteur est agressé par les instances électriques, on aimerait s'en débarrasser, comme une peur de revenir dans l'intellect et de sortir d'une bulle étouffante de beauté. Dans une pièce située au sous-sol de l'institut, les matériaux et les objets sont rois. La glace fond, la terre est jetée, les différents meubles sont chassés de la scène. La musique est médiatisée par un amplificateur, le micro central s'impose sans qu'il semble possible de s'en séparer.

Selon une légende mexicaine, *La Loba* est une femme ayant pour rôle de s'emparer d'os de loup, une fois accompli elle chante d'une telle puissance que « la terre se met à trembler », à la suite de quoi l'animal revient progressivement à la vie. Le loup est ici une figure importante de l'œuvre, il s'installe dans les lieux par sa fourrure mais c'est précisément dans deux espaces que le mythe de la louve transparait. Tout d'abord dans une pièce dans laquelle une seule personne peut être accueillie, nous nous asseyons, un casque sur les oreilles, quand une voix menue presque inaudible nous dirige dans le souvenir d'un jeu de loup. L'animal s'identifie ici dans l'enfance, un souvenir que l'on n'oublie pas, qui se rappelle à nous des années plus tard. Mais le point culminant s'instaure dans une pièce voisine où le chant de *La Loba* s'impose progressivement en volume. En synchronisation avec le rapprochement du corps, la voix s'élève au plus haut de l'émotion pour se murer finalement dans le son du « sable » évacué sur le sol ; un retour vers la terre, vers les racines.

C'est une performance qui ne laisse personne indifférent tant par son originalité que par sa complexité, il suffit de pénétrer à l'intérieur d'une seule des chambres pour se retrouver face à des émotions, des souvenirs enfouis au fond de nous mais éclairés par d'excellentes interprètes qui donnent leurs cœurs, leurs corps, leurs intimités pour questionner le visiteur sur la signification du mot « corps » aujourd'hui.